

16.

OBSERVATIONS

CRITIQUES

SUR LE POEME DE M. JOEL BARLOW,

THE COLOMBIAD,

IN-4°. PHILADELPHIA 1807;

PAR M. GREGOIRE,

*Ancien évêque de Blois, sénateur, membre de
l'Institut national, etc.*



A PARIS,

Chez MARADAN, Libraire, rue des Grands-
Augustins, n°. 9.

1809.

DE L'IMPRIMERIE DES SOURDS-MUETS,
sous la direction d'ANGE CLO.

OBSERVATIONS

CRITIQUES

Sur le Poëme de M. JOEL BARLOW, The Colombiad, in-4°. Philadelphia 1807; par M. Grégoire, ancien évêque de Blois, sénateur, etc.

MON CHER AMI,

J'ai reçu avec reconnaissance, et lu avec intérêt, votre magnifique ouvrage *the Colombiad*. Ce monument de génie et de typographie immortalisera l'auteur, et illustrera les presses américaines; seul il suffiroit pour détruire les assertions de Paw et d'autres écrivains, sur la disette de talens en Amérique, si déjà votre patrie n'offroit une liste de grands hommes, qui se présentent avec éclat à la postérité.

Dès qu'un livre est publié, il entre dans le domaine de la critique; vous même la sollicitez par la lettre qui accompagne votre envoi; vous la sollicitez avec cette franchise qui vous est naturelle: ainsi j'exerce un droit, et j'acquiesce un devoir, non en vous adressant des observations littéraires, mais en repoussant une insulte au christianisme, insulte sur laquelle je garderois le silence, si Barlow étoit un écrivain vulgaire, si son poëme étoit un ouvrage médiocre,

parce que l'auteur et son livre tomberoient bientôt dans le fleuve de l'oubli.

Amicus usque ad aras : ami jusqu'aux autels, dit un ancien. C'est du pied des autels que je blâme dans votre livre certains vers, et une estampe qui porte l'inscription suivante : *Destruction finale des préjugés*. Des préjugés !... personne plus que moi, peut-être, n'en désire la destruction. Mais qu'appellez-vous de ce nom équivoque ? et qu'aperçois-je au milieu des débris qui, dans cette gravure, leur servent d'emblèmes ? les attributs du ministère catholique, et surtout l'étendard du christianisme, la croix de Jésus-Christ ! Quoi, c'est là ce que vous appelez *préjugés* ! Quand même les excellens ouvrages, qui ont porté à l'évidence la vérité de l'Évangile ; quand même les principes et l'histoire de dix-huit siècles ne vous donneroient pas un démenti formel, il seroit aisé d'établir que cette gravure est une attaque contre toutes les sociétés chrétiennes, qu'elle est un acte d'intolérance, de persécution, qui offense Dieu et les hommes.

La liberté des cultes illimitée dans les États-Unis, ne donne, légalement, à aucun, des caractères de domination ni des privilèges exclusifs, comme il y en a, dans diverses contrées de l'Europe, pour les religions catholique, grecque, luthérienne, calviniste, etc., etc. Laissons les partisans de l'Église anglicane disputer sans fin sur les prérogatives of *the established church*, sur l'utilité de ces *établissemens civils* qui, déjà ébranlés ; crouleront, peut-être, de toutes parts, à une époque peu éloignée. Quoique je sois catholique par conviction, par sentiment, et honoré du caractère de l'épiscopat, après un mûr examen, je pense que si l'on doit à l'État une garantie d'obéissance quand il la re-

quiert, néanmoins ces établissemens *civils*, qui peuvent être en faveur de l'erreur, comme de la vérité, sont souvent injustes, impolitiques, dangereux sous plus d'un rapport, quoique la Providence en puisse tirer du bien, comme elle en tire de beaucoup de maux, qu'elle tolère.

Qu'on discute librement tout ce qui est du ressort de la conscience, comme tout ce qui appartient à l'organisation sociale : la vérité appelle cet examen, que le despotisme seul peut redouter ; seul il a besoin d'invoquer l'ignorance, de s'entourer de ténèbres, de repousser la lumière qui jaillit des recherches auxquelles président la sagacité et la bonne foi.

Mais quel sera le résultat, si au lieu de raisonner avec calme et respect sur les matières religieuses, l'objet le plus important pour l'homme dans le cours de son existence fugitive, la calomnie aiguise des sarcasmes et délaye ses noires couleurs sur les faits historiques qu'elle dénature ; si, au lieu de parler à l'intelligence pour l'éclairer, on s'adresse aux passions pour séduire ? Telle est la marche qu'ont suivie nos incrédules Français, en se pavanant du titre de philosophes. Il est bon de rappeler, et de rappeler souvent, que de ceux qui ont combattu le christianisme, la plupart ont vomis des infamies contre les mœurs : Lamettrie, Voltaire, J.-J. Rousseau, Diderot, Mirabeau, de l'assemblée constituante, P. . . . , etc. On a dit avant moi que l'incrédulité, presque toujours, a sa source dans le cœur, et que les antagonistes d'une religion, dont la morale est si pure, sont des avocats qui défendent leur propre cause.

Presque tous ont attaqué le christianisme en lui reprochant des abus qu'il réproûve, comme si les abus étoient la chose ; comme si, après avoir dirigé le vent sur la paille,

il falloit encore écarter le froment ; comme s'il falloit proscrire le vin et le fer , parce qu'il y a des débauchés et des assassins.

Dans le cours orageux de notre révolution , des incrédules ont tenu , pendant quelques années , le sceptre de la puissance : vous fûtes témoin de l'usage qu'ils en firent. A l'instant on vit ces champions de la tolérance et de l'humanité , déployer toute la férocité de Dioclétien , fermer , profaner , détruire nos temples , poursuivre l'homme religieux jusque dans l'asile de la pensée ; incarcérer , déporter les évêques et les prêtres : un grand nombre de pasteurs catholiques ont été traînés à l'échafaud : pendant dix-huit mois j'ai craint , et j'ai dû espérer le même sort : on sait de quels outrages je fus abreuvé pour avoir , au sein de la convention nationale , bravé les hurlemens furibonds de l'impiété ; la plus grande faveur qu'on nous accordoit , étoit de nous signaler seulement comme *superstitieux* , comme *fanatiques* : c'étoient les épithètes à la mode. Pendant plusieurs années nous avons été constamment sous la hache des bourreaux , soi-disant *philosophes*. Hâtez-vous de me dire qu'ils usurpoient ce titre , nous en sommes d'accord. Dieu me préserve d'attribuer à la philosophie les crimes de brigands , qui se paroiennent de ses livrées : à la face même des autels , je l'ai justifiée des attentats qu'elle abhorre (1) ; mais nos incrédules auront-ils jamais de la bonne foi ? cesseront-ils enfin de reprocher au christianisme des abus dont il gémit ?

Que firent-ils encore ? ils travestirent l'auguste liberté en bacchante ; ils crioient qu'on ne pouvoit être simultanément

(1) Discours d'ouverture du concile national de 1801 , pag. 2.

chrétien et républicain, simultanément républicain et modéré, quoique des milliers d'exemples chez nous, comme chez vous, attestassent le contraire; quoiqu'une sainte et naturelle alliance s'établisse entre ces caractères. Des hommes pieux, mais peu éclairés, furent épouvantés de telles clameurs; se croyant alors placés entre la liberté et la religion, pouvoient-ils balancer sur le choix? On voit comment nos réformateurs, voulant associer la république à tout ce qui pouvoit la détruire, ont eux-mêmes précipité dans l'abyme le vaisseau de la liberté, lorsqu'il alloit surgir au port.

Que voulurent-ils substituer au christianisme? une *déesse* et un *temple de la raison*, l'homme à Dieu même. Ils firent ensuite des *temples à l'Être - Suprême*; des temples dans lesquels la théophilantropie érigea ses treteaux, jusqu'au moment où le culte des déistes vit en France ses chapelles désertes, comme le fut à Londres celle de David-Williams.

A cette époque, le bras de l'étranger se couvoit parmi nous les brandons de la discorde; il étoit puissamment secondé par tous les ennemis de la révolution, dont les uns ayant fui leur patrie en danger pour aller amener contre elle les potentats de l'Europe, correspondoient et travailloient avec ceux qui étoient restés dans leurs foyers, pour y attiser le désordre et l'anarchie. Par un raffinement de perversité, ils imaginèrent de faire échouer les réformes les plus salutaires, en outrepassant toujours le but, en forçant toutes les mesures; de rendre odieuses ou ridicules les notions les plus saines en les exagérant; enfin, de révolter le peuple en froissant toutes les consciences.

Qui pourroit croire, si des faits accumulés ne l'attestent, qu'alors on vit les deux classes d'hommes les plus

opposés, se concerter pour commettre les mêmes forfaits, et détruire la religion? de prétendus philosophes, par haine pour elle; de prétendus chrétiens, par haine contre tout prêtre qui s'étoit soumis à la loi du serment? Ils aimèrent mieux encore voir renverser nos autels, profaner nos sanctuaires, y porter les immondices et le sacrilège, que d'y voir leurs frères revêtus du même sacerdoce, mais fidèles à Dieu et à la patrie, offrir le même sacrifice et prêcher le même Evangile. Ces souvenirs déchirans seront burinés par l'histoire, ils retentiront dans les siècles futurs; et quand la raison surnagera aux passions éteintes, l'impartiale postérité décidera de quel côté furent la vérité, la charité et la justice.

Ce qu'ont exécuté nos persécuteurs, n'est-ce pas là ce que votre gravure semble retracer, non quant à la manière, mais quant aux résultats? Les théories illusoire de l'impiété sont démenties par l'expérience la plus décisive; elle atteste que la morale est flottante et sans appui, si on ne la reçoit des mains de la religion; que la religion est sans consistance, si elle n'est *positive*, c'est-à-dire, fondée sur des faits et des révélations. Je m'en suis expliqué avec votre compatriote Thomas Payne. Ecrivez, lui disois-je, sur les droits politiques; mais non sur les matières religieuses: votre *âge de la raison* a décelé votre impuissance; jamais vous n'opposerez rien de solide aux excellentes réfutations dirigées contre vos systèmes par une foule d'écrivains, surtout par le savant évêque de Landaff (1).

(1) V. *Apologie de la Bible*, par Lord Watson, évêq. de Landaff.

De nos *persécuteurs*, soi-disant philosophes, les uns déjà sont jetés dans les égoûts de l'histoire, les autres le seront à leur tour. La plupart de ceux qui ont survécu, se répandent en malédictions sur la tombe de Robespierre, pour faire oublier qu'ils furent ses complices, ses séides et ses sicaires: ils le seroient encore s'il venoit à ressusciter avec sa domination. Jadis, sous des noms grotesques et des vêtemens cyniques, ils déshonoroient la cause de la liberté; vils Protées, ils ont encore plus changé de langage que de costume.

Jadis ils blasphémoient contre le christianisme; bigots aujourd'hui, et jamais pieux, bornés à quelques formules, quelques pratiques qui coûtent peu, laissant de la religion tout ce qui les gêne, dénaturant ses augustes vérités, au gré de leur intérêt, et par les motifs qu'a développés, d'une manière si éclatante, S. Augustin dans sa *Cité de Dieu* (1), ils se disent chrétiens par politique, parce que, suivant l'expression d'un orateur moderne, *il faut une religion au peuple*; et comme le secret de leur cœur se trahit plus encore par leur conduite que par leurs discours, en leurs mains se brise l'instrument sacré dont ils veulent pervertir l'usage, car chez cette race toujours frivole et sans caractère, qu'on appelle les Français, il n'y a pas, jusqu'à la servante, qui en volant son maître, ne répète qu'il *faut une religion au peuple*, à condition qu'elle se dispensera d'en avoir.

Nécessaire à tout le monde, la religion l'est surtout à ceux qui sont les magistrats, les régulateurs des Etats. Une expérience funeste des malheurs occasionnés par l'abandon

(1) Liv. 4. chap. 32.

du christianisme, n'a donc pas encore dessillé les yeux. On recourt à un palliatif pour guérir les plaies qu'ont faites l'irréligion, et l'immoralité sa fille : elles ont relâché les liens de la société, à tel point, quelles la menacent d'une décomposition qui sera commune à plusieurs nations voisines. Si jamais l'Europe décrépète, fait un pas vers l'ordre moral, ce sera moins par amour pour lui, que par lassitude du crime ; mais ce sera sous l'escorte du christianisme, à la suite de catastrophes inévitables, dont, malgré les nuages qui couvrent l'avenir, on entrevoit l'époque sans pouvoir l'assigner d'une manière précise, sans pouvoir en calculer le terme, ni les désastres.

Si les bornes de cette lettre me le permettoient, aux malheurs enfantés par l'incrédulité, j'opposerois les bienfaits répandus avec profusion par la religion chrétienne ; son établissement fut la plus vaste des révolutions, et la plus belle, car ce fut la plus utile au genre humain. La Croix et l'Évangile, en nous préparant le bonheur de l'éternité, ont civilisé le monde ; partout à leur suite ont marché les vertus et les lumières ; partout les lumières et les vertus ont abandonné les régions qui ont perdu le christianisme : ces régions sont retombées dans la barbarie, témoin cette Église d'Afrique, illustrée par tant de savans, et qui fut jadis une des portions les plus brillantes de la catholicité ; témoin cet Alger, où pendant deux ans vous avez résidé : voilà le sort qu'éprouveroient les États-Unis, si jamais ils pouvoient cesser d'être chrétiens.

Et n'est-ce pas là ce que vous proposez équivalement dans des vers, et par une gravure que le disciple de l'Évangile repousse avec effroi ? les attributs du pur christianisme y sont classés parmi les emblèmes des préjugés. Où sont vos

preuves? Il est dans la nature des choses que ce qui est invariablement utile, soit essentiellement vrai : au lieu de preuves, vous présentez à la dérision, des objets révévés par plusieurs centaines de millions d'hommes, qui ne vous croiront pas sur parole; ils verront que votre sentence anti-chrétienne manque de justesse, c'est une conséquence dénuée de prémisses; ainsi, sans raisonner, vous décidez que tous les disciples de l'Évangile déraisonnent.

Les ames honnêtes gémiroient de voir la calomnie, l'impudicité, la lubricité, se montrer effrontément à la faveur de la liberté de la presse; mais comme on ne sait guères où poser la limite, quand il s'agit d'établir légalement des mesures répressives, ce mal seroit contrebalancé par d'autres maux, si les bouches étoient cadennassées, et les plumes brisées par la tyrannie. La presse est libre dans votre patrie, ainsi vous êtes irrépréhensible devant la loi, mais condamnable au tribunal de l'opinion, juge suprême des délits qui blessent la convenance et la justice. Le vôtre blesse l'un et l'autre.

Il blesse la justice, c'est un outrage gratuit qui se rapproche de celui du *Jesumy* au Japon. Que diriez-vous, si à vos yeux on fauloit aux pieds les attributs de la liberté qui vous est si chère?

Il blesse les convenances, car en signalant comme préjugés les emblèmes du culte chrétien, c'est dire à tous ceux qui le professent, qu'ils sont des stupides : ce compliment s'adresse à tous les disciples de l'Évangile, dans toutes les parties du globe; il s'adresse à ces estimables descendans des catholiques qui, fuyant la persécution britannique, allèrent fonder en Maryland, un Etat aggrégé à votre confédération; il s'adresse surtout au vénérable

Carrol, évêque de Baltimore; vous foulez aux pieds les attributs de son caractère pastoral. En France, il est vrai, des dissidens outragent aussi l'épiscopat dans la personne des pasteurs qui, fidèles à la voix de leur conscience, ont commis *le crime impardonnable* d'être soumis aux loix de leur pays; c'est un triste exemple à citer, ce n'est pas un modèle à imiter. Vos compatriotes presbytériens demanderont, peut-être, si vous avez abjuré des principes, que vous professiez étant aumônier d'un bataillon dans la guerre de l'indépendance.

Si croire à l'Evangile est un préjugé, veuillez bien souffrir que nous le partagions avec ces esprits foibles, les Addison, Abbadie, Arburthnot, Bacon, Berkley, Barrow, Beathie, Bentley, Boerhave, Bonnet, Boyle, Blackstone, Clarke, Cullen, Doddrige, Ditton, Forbes, Fothergil, Fergusson, Grotius, Gray, Herwey, Hanway, Hartley, Harrington, Hyde, Haller, Jones, Johnson, Locke, Lardner, Leibnitz, Littleton, de Luc, Milton, Newton, Puffendorf, Paley, Prior, Pringle, Priestley, Price, Ray, Rabener, Roustan, Robertson, Sherlok, Spencer, Steel, Thompson, Wolf, Washington, Usserius, Woodward, Young, etc., qui tous ont cru à la révélation; avec ces insensés, dignes de pitié, Bossuet, Bourdaloue, la Bruyère, Copernic, Corneille, d'Aguesseau, Descartes, Despréaux, Fénelon, Galilée, Gassendi, Houbigant, Mallebranche, Massillon, Nicole, Pope, Pascal, Racine, Winslow, Winkelman, etc, tous sincères catholiques; mais parlons sérieusement, il nous est doux de nous égarer en si brillante compagnie.

J'ajoute qu'en voulant nous détromper de ce que vous appelez *préjugés*, vous errez dans le choix des moyens,

car la conviction ne peut être que l'effet du raisonnement ; l'homme ne peut détacher son affection de l'objet le plus cher, qu'en détruisant les motifs sur lesquels elle s'appuie. Mais, si aux argumens qui convainquent, on substitue des injures qui révoltent, on est sûr de renforcer l'adhésion à des principes enracinés dans l'esprit et dans le cœur. Si pour convertir un musulman, au lieu de lui prouver que Mahomet fut un imposteur, je commençois par mettre sous ses yeux une estampe, dans laquelle on fouleroit aux pieds le Coran et le croissant, son cœur aigri offusqueroit son intelligence, et fermeroit tout accès à mes tentatives. Appliquez ces réflexions à la véritable religion, et voyez si vous n'avez pas manqué entièrement un but déplorable.

La persécution, mon cher Barlow, ne consiste pas seulement à exiler, incarcérer, assassiner les hommes ; Julien sut inventer des vexations plus astucieuses, et non moins cruelles : on les a raffinées chez nous à la fin du dix-huitième siècle, en harcelant, en tenaillant sans relâche les catholiques par des invectives répétées, par une multitude de petits moyens, dont l'application étoit un supplice continu : vers impies, chansons, épigrammes, caricatures, tout fut mis en usage ; vous êtes à grande distance de tels hommes, pourquoi vous en rapprocher sur un seul article ? Votre gravure est un attentat contre la liberté des cultes, un genre de persécution que votre cœur désavoue ; la réflexion y amenera le regret. Croyez, mon ami, que ces catholiques injuriés n'useront point de représailles ; la vraie piété ouvre son sein à des frères errans, sans jamais l'ouvrir à l'erreur : pour les éclairer, elle met le flambeau de la vérité dans la main de la charité. N'ayant qu'un moment à exister dans ce monde, nous devons aimer nos semblables, être bienfaisans envers

tous, quelles que soient leur religion, leur couleur, leur patrie. Jésus-Christ nous a donné, tour à tour, le précepte et l'exemple ; alternativement il déployoit la fermeté et la bonté envers les Pharisiens : sa parabole du Samaritain est à jamais l'arrêt porté contre les persécuteurs.

Si vous disiez qu'actuellement encore, la France offre des exemples condamnables, et qu'avant de censurer un Américain, mon zèle devoit s'exercer pour convertir des compatriotes, loin d'atténuer l'objection, je voudrois la fortifier. Je dirois que dans un pays où tant de vérités sont rentrées dans le puits, nous voyons imprimer et circuler librement, les poésies obscènes d'un membre de l'institut national, et les rapsodies de romanciers, qui réchauffent toutes les impiétés réfutées tant de fois. Je dirois que, sans respect pour le premier corps de l'Etat, qui doit donner l'exemple des mœurs, on autorise l'immoralité, en peuplant le jardin de son palais de statues licencieuses, à tel point que les mères honnêtes n'osent y conduire leurs enfans.

Vous voyez que je suis loin de fuir l'objection ; mais par l'improbation d'un délit, dont je ne suis pas complice, et contre lequel, en plein sénat, a déjà réclamé vainement, quoiqu'avec l'assentiment général des sénateurs, mon collègue Lanjuinais, je me suis conservé le droit de vous dire, que récriminer n'est pas répondre ; que ce qui pourroit être allégué comme un exemple à suivre, ne peut l'être que comme un abus à réformer. Gorani observe que la licence de la peinture, de la sculpture, a exercé sur l'Italie une désastreuse influence ; que les chefs-d'œuvres des arts ont éloigné les bons esprits des études utiles et nécessaires, ont dépravé les mœurs, énervé le courage, et fomenté les

vices les plus honteux (1). Quand la pudeur publique est éteinte, n'espérez pas conserver des vertus privées; de même, quand la religion est insultée publiquement, c'est une plaie à la morale, une calamité nationale.

Maintes fois je me suis repenti d'avoir employé tant d'efforts pour défendre, contre le vandalisme, les arts et ceux qui les cultivent; non que ces arts, qu'on nomme *beaux*, et qui ne sont pas toujours *bons*, soient mauvais par leur nature; mais, presque toujours, adulateurs et corrupteurs, par une fatalité inconcevable, ils précèdent, amènent, escortent, et suivent la dépravation. Déjà, de son temps, s'en plaignoit l'illustre Gorani (2), à qui la France doit un monument, et qu'elle a presque oublié: il gémissoit de voir étalés sous les yeux de la jeunesse des peintures scandaleuses, et un ouvrage lubrique, le *roman de la Rose*: au moment où j'écris, on nous menace d'une nouvelle édition.

Quel sera le fruit de ma réclamation? Vous n'êtes pas de ces hommes à qui l'aveu d'un tort déchire la bouche: on s'honore toujours en le réparant; j'en appelle à votre loyauté, à votre délicatesse, c'est vous mettre aux prises avec vous-même.

J'ai l'ame oppressée, de trouver inatère à blâmer dans un homme où je trouve tant à louer; votre caractère ne s'est point avili par la bassesse, comme celui de la plupart de vos confrères, les poètes; vous n'avez pas prostitué vos talens à l'adulation, n'allez pas les flétrir par l'incrédulité, ni par une sorte de persécution. Placé au sommet du Parnasse américain, créancier de la gloire, vous avez chanté, en beaux

(1) V. la Préface des *Mémoires secrets et critiques des cours des gouvernans, des mœurs des principaux États de l'Italie*, par Gorani, 3. v. in-8. Paris, 1793.

(2) V. ses *Œuvres*, édit. de Dupin, t. II. p. 291 et 293, etc.

vers, la liberté, que vous aviez défendue par les armes; vous vintes lui rendre hommage, même à la barre de la convention nationale, où, comme président, je répondis d'une manière concordante, aux maximes que vous proclamiez : nos cœurs étoient à l'unisson.

Les véritables bases de la liberté politique, sont dans l'Évangile, car, sans cesse, il rappelle aux hommes, qu'étant sortis de la même tige, ils composent une seule famille; qu'entre eux il existe, non pas une *espèce de parenté*, comme on le dit dans un ouvrage très-réandu, mais une consanguinité réelle, dont le lien est indestructible; sans cesse l'Évangile inculque aux hommes l'esprit de charité, et les sentimens fraternels. La religion chrétienne seroit dénaturée, travestie, si elle étoit subordonnée aux caprices des gouvernans et des passions; mais bien connue, bien pratiquée, elle est la garantie la plus certaine de la pureté des mœurs publiques et privées. Sous ses ailes, mon ami, s'est élevé, consolidé votre état social, se sont transmises héréditairement les vertus domestiques; c'est à elle, sans doute, que vous devez, entre autres avantages, celui d'avoir une épouse douée de qualités rares et de vertus inappréciables : l'ingratitude seule pourroit méconnoître les bienfaits de cette auguste et divine religion, ce seroit mépriser le sein de sa mère.

J'ai acquitté, mon cher Barlow, une tâche pénible à mon cœur, en censurant, sans respect humain, ce qui, dans votre poëme, blesse le christianisme : cet ouvrage étant public, je donne la même publicité à ma réclamation; ainsi, je satisfais à ce que me prescrivent mes principes, mon état, ma conscience, et mon amitié invariable.

H. GREGOIRE, *ancien évêque de Blois,
sénateur, etc.*

Paris, le 15 mars 1809.

VAL 1510145